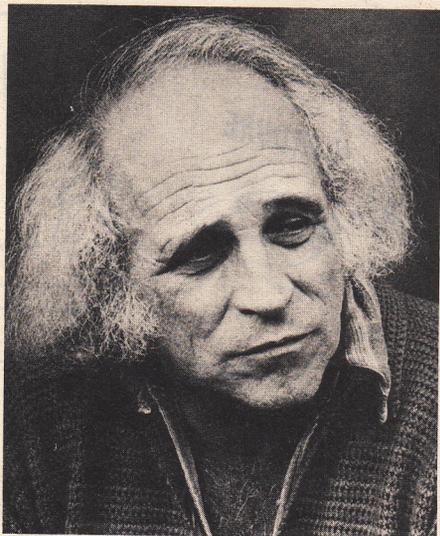


DIS DONC FERRÉ
de Françoise Travelet
(éd. Hachette)

Ce vieux-jeune de Léo Ferré a 60 ans cette année. En publiant, en commentant, en mettant sous verre une série d'entretiens avec l'auteur de *Paris-canaille*, d'*Avec le temps*, mais aussi de *Benoît Misère*, ou de *Poètes... vos*



papiers! Françoise Travelet lui a-t-elle fait un beau cadeau d'anniversaire? On peut en douter. Ferré le « maudit » est déjà dans le petit Larousse... Il y a beau temps que ne rôde plus autour de lui une odeur de soufre et qu'Aragon a prévu qu'il faudrait « récrire l'histoire littéraire différemment à cause de types comme lui ». Alors?

Pour les inconditionnels de Ferré, ce livre sera en quelque sorte une médaille frappée aux armes de la mer, de la folie et de la mort, avec des phrases définitives de Léo : « Ce que je ne veux pas me rappeler, n'a jamais existé! » ou encore : « Le hasard, c'est un mot qui arrange bien des gens que ça dérange », ou bien : « le talent, c'est le soleil, et moi je dis que, lorsque je me lève, j'éclaire ». Restons simples...

Pour quelqu'un qui prétend que « les artistes devraient être coupés de tout, n'avoir aucune relation avec les gens ». Cette sorte de pseudo-confession psycho-exhibitionniste est un contresens, mais n'est-ce pas le secret de tous les poètes : se dire et se contredire.

Les initiations, le processus poétique, l'itinéraire spirituel d'un musicien ne sont-ils pas largement contenus dans l'œuvre? Les opinions politiques de Ferré, sa façon d'attendre la mort, son culte du sexe féminin, ses frémissements lorsqu'il dirige Ravel, ont-ils besoin que ce grand orgueilleux les habille d'explications? On peut répondre : Oui, quand même! Ne serait-ce que pour cette anecdote :

« Un jour, j'ignore comment et pourquoi... le jour où j'ai entendu à la radio le premier mouvement de la 5^e symphonie de Beethoven, dans une petite crèmerie où ma mère, quand elle venait me voir au collège, m'emmenait boire un chocolat chaud, ce jour-là, je me suis mis à pleurer. J'avais dix ou onze ans. Je n'ai pas osé dire à ma mère que je pleurais à cause de la musique je lui ai dit que c'était parce qu'elle allait partir. C'est tragique, non? »

Tant pis si je me trompe, mais ce genre de témoignage en dit plus long que les sentences... On s'y retrouve dans ce monde perdu, dont Léo Ferré se veut le porte-parole.

A l'apostrophe constituée par le titre du livre : *Dis donc Ferré*, j'ai bien envie d'ajouter, pour le plaisir : Tais-toi et chante.